faire à son illustre collègue les honneurs de la ville et aussi du Manitoba.

Malgré l'envahissement de l'élément anglais, l'élément français et catholique, qui paraît perdre du terrain, se renforce cependant et prend des points d'appui évidents ; des cérémonies du genre de celle que nous venons de voir ne peuvent que contribuer à la vitalité de la véritable religion parmi nous et assurer son succès. C'est en elle que nous mettons nos espérances.

A. LACOMBE, O. M. I.



VICARIAT DE SAINT-ALBERT.

JOURNAL DE Mgr GRANDIN.

En route pour visiter la mission de Notre-Dame de la Paix de Bow-River et nos autres missions de l'Ouest.

20 mai 1881.

Le Samedi Saint, 16 avril, nos chers Frères LAMBERT et BOVES arrivaient de Battleford, où ils étaient allés bâtir une maison-chapelle ; mais ils devaient bientôt repartir avec moi de Saint-Albert pour aller bâtir ailleurs. Arrivés au fort Saskatchewan, ils avaient dû confier à un habitant de la place leur voiture, leurs chevaux et leur bagage parce que la glace offrait des dangers. Désireux d'arriver pour la fête de Pâques à Saint-Albert, ils se risquèrent à pied sur la glace, et marchèrent quatre heures dans l'eau et dans la neige fondante ; grâce à cet acte de courage un peu téméraire ils arrivèrent à temps ; sans cela ils auraient eu un retard de huit jours et n'auraient pas eu la messe le jour de Pâques.

Le 27 avril, à midi, je pars de Saint-Albert, en com-

pagnie des RR. PP. LEDUC et TOUZE, des FF, LANDRY et BOISGONTIER et de M. l'abbé Bellevaire pour Saint-Joachin, près d'Edmonton. Les voitures sont chargées, car M. Bellevaire va fonder une mission parmi les Cris à 15 ou 18 lieues d'Edmonton. Les chemins sont affreux ; le P. GRANDIN, venu récemment de Saint-Anne pour me dire adieu et se confesser, n'a pu passer qu'avec de grandes difficultés. Le passage de la rivière ne s'effectue pas pour nous sans peine et sans péril, un de nos chevaux conduit à la corde faillit périr ; mais un métis l'arracha à la mort en le saisissant vigoureusement aux oreilles et en maintenant sa tête hors de l'eau où il allait être asphyxié. Sur l'autre rive nous fîmes nos adieux aux Pères LEDUC et TOUZE et aux deux Frères qui revenaient à Saint-Albert et nous poursuivîmes notre route Les Frères constructeurs LAMBERT et BOVES ne me rejoignirent que le 29.

Nous marchâmes à petites journées, nous fatiguant beaucoup et le 7 mai nous arrivions à la place où je devais installer M. Bellevaire. Elle est magnifique et l'on ne peut plus propre à la colonisation. Aussi trois chefs sauvages, dont deux catholiques et un protestant, ont pris là leurs réserves avec leurs bandes. Chacun d'eux commande à vingt à trente familles, c'est-à-dire à près de cinq cents personnes. La plupart des futurs habitants sont encore un peu disséminés aux alentours, mais les chefs avec quelques-uns de leurs sujets sont déjà établis sur le sol qui doit recevoir la colonie et ils sont sous la direction d'un *fermier-instructeur*, labourant, semant et s'exerçant à la culture. Une croix grossièrement taillée indique l'emplacement de la future mission, laquelle sera dédiée à Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Nous chantons *O Crux Ave* avec quelques strophes du *Stabat* au pied de ce signe de rédemption, nous y

ajoutons quelques prières, puis je déclare à mon jeune Missionnaire qu'il est installé. M. l'abbé Bellevaire est du diocèse de Nantes ; il m'a suivi dans nos missions et déjà un vaste champ est ouvert à son zèle. Quelques sauvages répandirent la nouvelle de notre arrivée, et le lendemain une belle réunion s'était formée autour de nous. Je profitai de la circonstance pour faire un office pontifical ; en plein air, bien entendu. Après la messe, bon nombre de nos sauvages, affamés, auraient voulu partager notre pauvre dîner ; mais comment faire ? Nos quelques provisions semblaient avoir fondu, la neige qui nous avait empêché d'avancer en retardant la marche avait contribué à l'épuisement plus rapide de nos petites ressources ; de plus, pendant la nuit, un chien nous avait volé quelques livres de lard, et si nos Frères et nos jeunes gens n'avaient pas tué quelques canards et poules sauvages, nous serions déjà réduits à la famine. Notre farine est faite avec du blé gelé, il nous est impossible nourrir tous ces pauvres malheureux. Le soir de ce jour un sauvage de Bow-River, se rendant à Saint-Albert, vient à passer ; je profite de cette occasion pour écrire au P. Leduc de nous envoyer quelques provisions ainsi qu'à M. Bellevaire que nous allons laisser ici. Le Missionnaire, aidé de deux Frères et de nos hommes, se met résolument, dès le lundi 7 mai, à abattre des bois pour la construction d'une maison et d'une chapelle provisoire. Un Pied-Noir nous sert de cuisinier, boulanger et chauffeur. M. Bellevaire travaille avec les charpentiers dans l'intervalle que lui laissent les catéchismes et le ministère, et je joins mes faibles efforts, dans la mesure de mes forces, à ceux de mes compagnons. J'ai failli y perdre une croix pectorale.

Cependant nos dernières ressources s'épuisaient, et le *fermier-instructeur* à qui je m'étais adressé refusait de

m'envoyer des provisions, disant qu'il était lui-même à court. Point de nouvelles du Pied-Noir; la situation devenait critique, il fallut songer à nous séparer pour vivre du produit de la chasse. M. Bellevaire nous accompagne jusqu'à l'extrémité de sa paroisse, c'est-à-dire jusque chez le chef le plus éloigné; nous évitons les sauvages qui eux-mêmes sont réduits aux expédients, et le soir, campés près d'un marais, nous soupons d'un canard tué par un Frère. Le lendemain nous étions sur les bords de la rivière Bataille ; elle était gonflée par la crue des eaux. C'est à cette place que le P. FOURMOND perdit un jour sa chapelle et que le P. SCOLLEN fit naufrage ; nous prenons les plus grandes précautions pour que semblable malheur ne nous arrive pas, et grâce à un radeau improvisé avec nos charrettes, nous atteignons sans accident à l'autre rive.

Encore pendant quelques jours nous vécûmes comme nous pûmes, des produits incertains de la chasse; mais les munitions, elles aussi s'épuisaient, lorsque le 24 au soir notre homme de Bow-River arriva enfin, apportant du lard et des munitions ; de plus, des voyageurs qui passaient nous vendirent cinquante livres de farine. C'était l'abondance qui succédait à la disette. Le 26, jour de l'Ascension, nous marchons, malgré la fête, pour regagner le temps perdu ; après des fatigues et des contre-temps de tout genre nous arrivons le 30 au matin à Notre-Dame de la Paix, après avoir traversé la rivière de Arcs (Bow-River). Depuis longtemps le P. DOUCET nous attendait et il nous vit arriver avec bonheur.

Le dimanche de la Pentecôte, 5 juin, il y eut office pontifical, confirmation et bénédiction d'une cloche. Des pluies abondantes nous retinrent à Bow-River jusqu'au 10 juin.

Le dimanche de la Sainte-Trinité, 12 juin, nous arrivons

à une place appelée *la Traverse des Pieds-Noirs*. Sur la rive gauche de la rivière douze cents Pieds-Noirs au moins étaient campés, et un peu plus haut, à 3 milles, sur la rive opposée, cinq cents Sarcis. Il y avait dans ces deux grands camps des agents du gouvernement envoyés là pour apprendre aux sauvages à cultiver la terre. Il fut décidé que cette nouvelle mission porterait le nom du mystère que nous célébrions ce jour-là avec l'Eglise et que nous la baptiserions du nom de Mission de la Sainte-Trinité. Par respect pour le dimanche, nous restâmes stationnaires ce jour-là et nous n'entrâmes dans le camp que le lundi, précédés par le P. DOUCET, qui nous servait d'introducteur. Aussitôt les sauvages nous entourèrent ; je ne saurais dire le nombre de harangues qu'il me fallut subir, d'autant plus désagréables à entendre que je n'y comprenais rien. La pensée mère se résumait dans une invitation très pressante à nous fixer parmi ces chers sauvages, pour les instruire, eux et leurs enfants. Dans tous ces compliments se trouvait mêlée l'exposition de tous les griefs, vrais ou supposés, conçus contre les agents du gouvernement.

De concert avec les chefs et les vieillards nous choisîmes l'emplacement de la future construction, et après le dîner nous nous mîmes à explorer les environs pour voir si nous y trouverions du bois de charpente. Grand fut le désenchantement de nos Frères ; ces immenses prairies sont dénudées ; on ne trouve du bois que sur les bords des rivières, et nous fûmes bientôt convaincus qu'il faudrait aller chercher ailleurs les matériaux.

Le 14, le P. DOUCET et moi allâmes faire visite aux Sarcis. J'étais repris de mes anciennes douleurs et le sommeil me fuyait complètement. L'agent du gouvernement chez les Sarcis est médecin, aussi, grâce à ses soins je trouvai quelque allègement à mes souffrances. Bien que je ne sache pas la langue des Sarcis, je pus cependant gagner

leurs bonnes grâces en me servant d'expressions empruntées au dialecte montagnais, qu'ils comprennent très bien.

Du 15 au 20 il nous fallut stationner, nos Frères ne retrouvant plus leurs chevaux. En voilà six perdus ou volés ; cela retarde d'autant le commencement des travaux. Nos Frères sont malades de la fatigue, provenant des allées et des venues.

Enfin, le 22 juin, le P. DOUCET et moi arrivons au fort Mac-Leod. C'est une espèce de ville qui meurt avant d'être achevée. L'emplacement choisi pour la bâtir était une île formée par la rivière du Vieux (Old-Man-River), mais les eaux reprennent peu à peu le terrain qu'elles ont livré, si bien qu'il faudra aller fonder ailleurs, à 15 ou 18 milles plus haut, du côté des montagnes Rocheuses. Nous n'avons pas ici de pied-à-terre, mais il y a bon nombre d'Irlandais catholiques, et avec eux le prêtre n'est jamais en peine. Ils suffirent à tous nos besoins pendant notre séjour, et au départ ils trouvèrent encore moyen de me faire une généreuse aumône. Il leur faudrait un prêtre et une école ; je le comprends et je le désire autant qu'eux ; mais comment faire ?

Le 24 juin, fête du Sacré-Cœur, je visitai le campement des *Pieganes*, fixés, eux aussi, sur la rivière du *Vieux*, à environ 15 milles plus haut que le fort Mac-Leod. Le P. DOUCET avait fait prévenir les chefs ; aussi je fus bien entouré ; on me demandait, comme on l'avait fait ailleurs, un prêtre de résidence. Ces sauvages se sont bâti une foule de petites maisons en terre et en bois ; il faut tout visiter avec eux. Mais voilà qu'un orage violent vient à éclater ; le P. DOUCET se hâte de chercher une maison de refuge pour moi et il me crie : « Monseigneur, venez ici, vous serez à l'abri, tout est préparé pour vous recevoir. » Mais moi j'abandonne ma tente que je faisais dresser, je cours à la maison la plus rapprochée et je

découvre que c'est l'habitation de l'évêque protestant, en ce moment en tournée lui aussi. Bien vite je sortis pour revenir à ma tente, ce qui intrigua fort les sauvages qui ne comprenaient rien à cette manœuvre. Depuis que les sauvages ont accepté le traité, et qu'il y a ici des soldats pour protéger les blancs, les ministres de toutes les sectes abondent. Loin de se poser en antagonistes, ils prétendent enseigner la même religion que nous, et ne venir ici que pour être nos auxiliaires et suppléer à l'insuffisance de notre nombre. Aussi les sauvages, en me voyant entrer chez le ministre, croyaient que j'entrais chez moi ; ils ne comprirent donc rien à ma sortie subite. Le P. Doucet s'efforça de redresser leurs idées et de leur faire comprendre la différence qui sépare la religion catholique de la religion protestante.

Quand l'orage fut passé, nous examinâmes avec le chef la place de la future mission, laquelle sera placée sous le vocable de la Sainte-Croix. Au retour, je rencontrai un vieux chef qui me pria d'aller visiter son fils mourant. J'accédai à son désir et, dans la tente où je le suivis, je rencontrai une foule de jongleurs qui faisaient un tapage infernal, battaient du tambour, et se livraient à toutes sortes de contorsions, pour faire sortir du corps du malade une balle qui s'y était malencontreusement logée. Ils cessèrent leur manège à mon arrivée, mais, hélas ! j'étais impuissant à guérir le pauvre homme.

Le soir du même jour un autre chef me pria de l'aller visiter. Il me présenta sa famille, qui se composait de quatre femmes, d'une vingtaine d'enfants et de ses nombreux gendres et nombreuses brus.

Pauvre homme ! Si la polygamie pouvait s'allier avec le christianisme, il serait bientôt enfant de la véritable Eglise. Quand je sortis de la hutte il m'accompagna, et me présentant un beau cheval qu'une de ses femmes

tenait par la bride : « Voilà, me dit-il, le meilleur de mes chevaux, c'est moi qui l'ai dressé, maintenant il t'appartient. » J'aurais voulu refuser le cadeau, car les générosités des sauvages renferment d'ordinaire un véritable piège. Généralement ils donnent pour recevoir, ou par ostentation ; pour avoir droit à des égards ; l'intérêt est leur principal guide ; mais, vu ma détresse, j'acceptai le cheval qui était pour moi d'un véritable besoin. Le lendemain je dis la messe à l'intention de mon bienfaiteur et de sa bande. Daigne Dieu lui accorder la foi en échange de son bon procédé !

Le dimanche 26 juin, j'étais de retour au fort Mac-Leod. J'officiai en présence de catholiques parlant exclusivement l'anglais ; aussi je crus devoir me hasarder à prêcher dans leur langue, ce qui ne me réussit pas trop mal. Le soir, nous allâmes coucher chez un bon fermier irlandais, M. Mac Farlane, chez qui nous avions laissé nos chevaux. De là je me dirigeai vers la tribu des *Gens du Sang*, à la rivière du Ventre (Belly-River), à 18 milles au sud du fort Mac-Leod. Chemin faisant, nous rencontrâmes plus de deux cents sauvages qui se rendaient au fort. C'étaient les chefs et ceux que je tenais le plus à voir ; j'hésitai un moment, presque décidé à revenir sur mes pas, mais j'avais de nombreuses raisons de hâter mon retour, surtout celle venant de mes douleurs de tête et d'oreilles. Je continuai donc mon voyage. Arrivé au camp je choisis encore l'emplacement d'une future construction, et je passai dans ce camp pied-noir comme dans tous les autres, sans y exercer aucun ministère, parce que je ne sais pas la langue. Heureusement le P. DOUCET me suppléait et il fit même quelques baptêmes. La mission des *Gens du Sang* sera dédiée à saint Léon, son patron.

Nous avons parmi les Pieds-Noirs plus de mille jeunes

chrétiens, et pourtant jusqu'à ce jour nous n'avions eu ni pied-à-terre ni Missionnaire résidant. Grâce à nos Frères cet état va changer ; mais où trouver des Missionnaires pour habiter les trois maisons chapelles bâties par eux depuis dans les trois principaux camps pieds-noirs ? Les ministres protestants résident ; aussi je demande à Dieu que la persécution finisse bientôt en France et que, nos noviciats se remplissant, nous recevions pour nos sauvages les Missionnaires qu'il réclament et qui sont indispensables pour protéger leur foi.

Les Irlandais du fort me demandèrent un prêtre et une école de Sœurs : partout des demandes.

Nos Frères constructeurs laissés à la Traverse des Pieds-Noirs étaient bien ennuyés ; il leur manquait une foule d'outils et d'objets nécessaires, et de plus les sauvages, dont ils ne comprenaient pas la langue, les obsédaient de leurs questions et de leur présence indiscrète. J'arrivai à temps pour les consoler un peu, et la pensée qu'ils verraient bientôt le P. Doucet que j'avais laissé en route pour soigner un malade leur rendit un peu de courage. Une roue de ma voiture s'était brisée ; les Frères l'arrangèrent tant bien que mal et je repartis pour Bow-River avec un jeune Pied-Noir élevé à la mission : c'était le 2 juillet.

A peine sommes-nous en route, que mon compagnon se plaint d'un violent mal de tête ; à midi il a une grosse fièvre, et pour ajouter à tout ce que ma situation a de critique un orage nous surprend et je ne puis me mettre à l'abri que sous notre misérable voiture. Nos chevaux sont blessés et tirent péniblement cette pauvre voiture, qui a trois roues et une jambe de bois. Le soir, mon Pied-Noir est presque mourant et moi-même je souffre horriblement de mes douleurs. En traversant un marais il me fallut transporter mon bagage sur mon dos sous

peine de voir mes chevaux embourbés. Ce fut une série de mésaventures des plus pénibles. Je n'arrivai à Bow-River que le 4, juste à temps pour administrer une personne mourante. Mon compagnon se remit et je pus dormir la nuit qui suivit mon arrivée. Le 7 juillet, le P. Doucet arrivait à son tour avec son jeune malade, après avoir éprouvé des difficultés qui rappelaient les miennes.

Le 8 juillet, je me remis en route définitivement pour Saint-Albert. Ma pauvre roue brisée et mal arrangée se démonta de nouveau dès le second jour de marche et nous la maintînmes tant bien que mal avec des cordes. Le 11 je traversai la rivière la Biche. Au passage de la rivière Bataille, gonflée par la crue des eaux, je faillis perdre ma chapelle, ma batterie de cuisine et nos provisions. Heureusement nous n'étions pas loin de la mission des Sept-Douleurs et M. Bellevaire, prévenu, put nous envoyer du secours. Le P. Le Stang, qui voulait me voir, et le P. Leduc vinrent m'attendre à Saint-Joachim. Je rentrai à Saint-Albert le dimanche, bien fatigué et souffrant toujours. Mais quand j'arrive, tout disparaît. Mon Dieu! comme j'en ai assez, des voyages, et comme je me reposerais volontiers, si le repos pour moi pouvait s'accorder avec le devoir !

Après quatre jours de repos Mgr Grandin repartait de nouveau pour aller visiter l'île à la Crosse et les missions intermédiaires. Nous ne le suivrons pas dans cette course rapide dont sa plume ne fait qu'indiquer les étapes sans insister sur les détails. Nous relevons cependant dans cette seconde partie de son journal le fait suivant :

« Le vendredi, 23 septembre, j'arrivai de nouveau à la mission de Notre-Dame de Pontmain, où je fus ravi des progrès de cet établissement. La maison-chapelle était couverte et surmontée d'un beau petit clocher, et la clo-

che sonna pour mon arrivée. Le dimanche suivant je la bénis solennellement et lui donnai pour parrain Mgr l'évêque de Laval et pour marraine Mme Turpin, généreuse dame de ce même diocèse. C'est grâce à la charité du révérendissime parrain et de la généreuse marraine que le P. CHAPELIÈRE a pu pousser aussi vite les progrès de son nouvel établissement. Notre-Dame de Pontmain veillera à cette fondation; c'est bien nécessaire, car les sauvages établis entre Notre-Dame de Pontmain du lac des Marais et le lac Vert ont accepté les ministres protestants, à défaut de prêtres catholiques que je ne pouvais leur donner. Notre-Dame d'Espérance est la protectrice de ces quartiers, et ce ne sera pas en vain que je lui aurai confié la garde d'un point de mon diocèse si menacé par l'erreur.

Je renouvelai à cette mission de Pontmain la consécration de mon diocèse au Saint et Immaculé Cœur de Marie, consécration qui se fait tous les ans dans toute l'étendue de ce cher diocèse le dimanche qui précède le 22 septembre, jour de son érection.

Je rentrai le dimanche 16 octobre à Saint-Albert, un peu avant les vêpres ; on ne m'attendait pas et je surpris tout mon monde. J'étais bien fatigué, mais en bon état, et aujourd'hui 16 novembre ma santé est excellente. »

VITAL, O. M. I.,
Evêque de Saint-Albert.

Une lettre du R. P. DOUCET confirme les détails consignés dans le journal de Mgr GRANDIN, relativement à la mission des Pieds-Noirs. Ces quelques lignes trouvent naturellement leur place à la suite du récit de l'admirable campagne apostolique de Mgr l'évêque de Saint-Albert.

« Vous savez sans doute que je suis toujours dans le district de *Bow-River*, et cela depuis déjà plus de sept ans.